

Africa and the Object Turn: workshop 9-10 July 2025 - SUMMARIES

1. Florence Bernault (History, Sciences Po)

This paper reflects on the objects that survived the death of white colons and African employees during colonialism. Using archives of "vacant successions" left by single men who died in Gabon between 1930 and 1960, I look afresh at the ways in which French colonialists dealt with material possessions after death, investing them with new value and meaning. I'll talk about cross-racial material desire, the liquidation and fossilization of value, and the circulation of meaning/belonging.

Short bio

Florence Bernault is professor of African History at Sciences Po, and Emerita Professor at the University of Wisconsin-Madison. She has published widely on Equatorial Africa, the birth of prisons in Africa, witchcraft and fetishism. After *Colonial Transactions: Imaginaries, Bodies, and Histories in Gabon* (Duke University Press, 2019) her new book project re-reading the history of colonialism in Africa through the trajectory of "things" and "objects". In June of 2025, a volume she co-directed with Benoit Henriot and Emery Kalema on *Textures of Power: Central Africa in the Long Twentieth Century* appeared at Leuven University Press.

2. Jean-Paul Colleyn (Anthropologie, EHESS) : « Pièges à regard »

Historiquement, dans le cadre de ce qu'il faut bien appeler une guerre des religions et des idées portées par le projet colonial, le fétiche a été dénigré d'abord parce qu'il symbolisait la croyance de l'Autre (par définition fausse) ou l'Autre croyance (par définition crédule) ; ensuite parce qu'à l'opposé du caractère supposé désintéressé de la religion ou de l'art, il s'appliquait à des fins utilitaires, et enfin, parce qu'on a cru naïvement, soit que le fétiche était une représentation d'un dieu, soit qu'il était le dieu lui-même. Or le fétiche, c'est pour tout le monde et non seulement pour les adeptes de cultes africains ou océaniens demeurés en marge des grandes religions de salut. Partout dans le monde, l'homme éprouve du respect pour certains objets « élus », qu'il investit de hautes valeurs symboliques ou sentimentales et dont il pense que la profanation provoquerait le malheur. En outre, s'il fallait ôter du patrimoine occidental ce qui n'a pas été produit à des fins purement esthétiques, la cure d'amaigrissement serait sévère !

Biographie

3. Sasha Newell (Anthropology, Université libre de Bruxelles) : "Domestic Possession in Abidjan (and beyond): Cluttered Relations and Spirited Things"

For many years I have been studying the problem of the surfeit of possessions and attachment to things in US homes, inspired by African approaches to materiality and the fetish as a kind of "spirit possession". Recently I turned this lens back upon Côte d'Ivoire, and used the same set of questions and methods I had developed in US homes in a series of interviews in homes in Abidjan. Perhaps the most important discovery that goes against what many might assume: clutter is just as much a problem in urban Ivoirian homes as in the U.S., and many of the things that make up the clutter are shared and even kept for similar reasons. Many of the same dynamics emerged : attachment to broken things, empathy with objects, too many things for the space available, the conflict between space for people and space for things. Thinking across the Atlantic between the commodity fetishism of American consumerism and the spirited things of African religions, from hoarders filling 3 car garages with junk to market vendors selling recycled plastic bottles, I trace how global flows of surplus goods (new and used) are filling up domestic spaces not only in the Global North but in Africa as well. Nevertheless, the animism and ethics of care that motivates these actions in both field locations stems from a posthuman sociality that is often more easily vocalized and socially recognized in an African context.

In Abidjan, I also found socially responsible solutions to excess possession as well as spiritual dangers that did not exist in the U.S. This preliminary fieldwork in Abidjan points towards global problems of home ecology and demonstrates the relevance of African perspectives on materiality to these issues.

4. Felicity Bodenstein (Art History, Université Paris Sorbonne)

“The object turn and appropriating metadata in the African context : the case of Digital Benin”

In this presentation I will offer an analysis of what the data collected by the Digital Benin project can tell us about the types and number of objects looted in Benin in 1897 and more generally what building this database allowed us to learn about the circulation of cultural material “Emwin Arhe” (precious objects) from Benin from the 16th c. to today. I will relate this to the work done by my colleagues in Benin for the Digital Benin website in order to reevaluate the cultural meaning of these pieces in terms that move away from the museum’s metadata and taxonomy.

Central to my point will be the differing interests that we have in objects as researchers from a variety of disciplines, trained in Benin, Paris and London and their workings in the transcultural and transnational context of this project. I will try to show how the project structure reflects and in some way reproduces these differences but also how and when they can be harnessed.

Short bio:

Dr. Felicity Bodenstein is an art historian working in Paris, specialized in the history of archaeological and ethnographic collections and the social, economic, and cultural processes involved in their creation, classification, interpretation, display, and reception during the 19th and 20th century. She is a lecturer at Sorbonne Université and a principal investigator of the digital humanities project, “Digital Benin” (<https://digital-benin.org/>), financed by the Siemens and the Mellon foundation. The project has brought together data and archives from over 138 institutions. In 2022, she co-curated the exhibition, *Benin. Geraubte Geschichte*, (Benin. Stolen History) at the MARKK. Museum am Rothenbaum Kulturen und Künste der Welt, in Hamburg. In 2022 she co-edited *Contested Holdings: Museum Collections in Political, Epistemic and Artistic Processes of Return*, Berghahn Books and in 2023 she co-wrote with Maureen Murphy *Pourquoi Restituer ? Le Cas Des Biens Culturels Africains*. Paris : Éditions de la Sorbonne.

5. Richard Tsogang Fossi (Histoire de l’art, TU Berlin): « Je n'ai pas pu la voir sans mettre ma vie en danger ». Les « objets » sacrés entre convoitise, crainte et volonté de destruction »

L’extrait ci-dessus d’une lettre du missionnaire « bâlois » Wilhelm Müller adressée au directeur du musée royal d’ethnologie de Berlin (aujourd’hui musée ethnologique/Humboldt Forum) autour de 1903 rend compte de la fascination pour une catégorie d’artéfacts convoités en période coloniale, et du danger que pouvait revêtir leur captation pour les Européens, ou encore de la peur qu’ils pouvaient leur inspirer. Cependant, cette peur n’engendrait pas forcément l’éloignement ou la fuite, mais volonté de captation et de destruction multiforme. Les objets considérés comme sacrés sont des objets qui ne devaient être manipulés ou utilisés que par une catégorie d’acteur.e.s d’une communauté. La sacralité pouvait être doublée d’une certaine puissance ou force ou pouvoir surnaturel auquel on prêtait une capacité d’action – agency/agentivité – en raison de sa consécration, ou en raison des matériaux qui les constituaient (Noemie Etienne ; Josef Franz Thiel 1975). C’est bien la raison pour laquelle certains types d’arbres, certains matériaux, naturels ou humains, étaient recherchés pour certains artéfacts en raison de leur pouvoir/force/puissance intrinsèque réel(le) ou supposé(e), ou alors ils avaient la propriété d’interagir avec les humains lorsque certaines conditions étaient remplies (Éric de Rosny 1981 avec l’arbre qui doit autoriser le prélèvement de son écorce). La notion de « fétiche » pour désigner de manière eurocentrique un certain type d’artéfacts africain va se répandre dans les milieux

scientifiques et missionnaires. Redoutés en raison de leur force/pouvoir/puissance, ces objets vont cependant être au centre des convoitises de la part des hommes de musées, mais aussi des missionnaires, ou des administrateurs : tandis que ces derniers y voyaient un danger ou un contre-pouvoir à ne pas tolérer, les religieux y voyaient une force démoniaque contraire aux idéaux chrétiens. Quant aux scientifiques, ils y voyaient la marque même de la superstition. Des artefacts qui, sur le plan local, assuraient la guérison, la justice, la gestion des conflits, la conjuration des périls, etc. Des « objets » comme le byéri chez le peuple Mabi, la Ngonso récemment couronnée par le roi du peuple Nso avant son éventuel retour au Cameroun, Afo-akom restitué au Cameroun dans les années 1970 chez le peuple Kom, ou encore ekongolo chez le peuple Douala peuvent permettre d'illustrer les tensions ou les dynamiques entre Européens et Africains au sujet de certains artefacts de l'Afrique, et comment les vivions européennes étaient ou sont remises en question par des acteurs africains d'hier et d'aujourd'hui dans le débat sur la restitution ou l'opportunité d'exposer ou non des pièces considérées comme des entités et non pas uniquement comme des objets matériels.

Biographie

6. Gaëlle Beaujean (Anthropologie, Responsable des collections Afrique au Musée du Quai Branly) : Recherches de provenance historique : les exemples d'Abomey (Bénin) et de la mission Dakar-Djibouti [1931-1933]

Cette intervention reviendra sur deux méthodologies différentes sur les recherches de provenance. La première, dans un cadre académique, porte sur les arts de cour d'Abomey et leurs dispersions à travers le monde dans des circonstances variées : cadeaux diplomatiques, prise de guerre, collecte ethnographique et leur diffusion sur le marché de l'art français jusqu'au musée. Nous tenterons d'observer, en parallèle, les transformations discursives et de perception sur un siècle et demi. La seconde, dans un cadre de recherche internationale et d'exposition en 2025, sur la mission Dakar-Djibouti. Cette expédition scientifique se déroula en contexte colonial entre 1931 et 1933 et traversa quatorze pays (selon les frontières actuelles), acquérant plus de 3 500 objets tout au long de son parcours. Ici, la recherche s'est effectuée de manière collective avec des chercheurs et conservateurs du Mali, du Sénégal, du Bénin, du Cameroun, d'Ethiopie et de France. Nous nous pencherons sur les questions terminologiques et les transformations de perception de cette mission emblématique.

Historical Provenance Research: The Examples of Abomey (Benin) and the Dakar-Djibouti Expedition [1931-1933]

This presentation will look at two different methodologies for provenance research. The first, in an academic context, focuses on the court arts of Abomey and their dispersal around the world in various circumstances: diplomatic gifts, war booty, ethnographic collections, and their dissemination on the French art market and into museums. We will attempt to observe, in parallel, the discursive and perceptual transformations that have taken place over a century and a half. The second, in an international research and exhibition context in 2025, focuses on the Dakar-Djibouti expedition. This scientific expedition took place in a colonial context between 1931 and 1933 and crossed fourteen countries (according to current borders), acquiring more than 3,500 objects along the way. Here, the research was carried out collectively with researchers and curators from Mali, Senegal, Benin, Cameroon, Ethiopia, and France. We will focus on terminological issues and changes in perception of this emblematic expedition.

Biographie

7. David Gordon (History, Bowdoin College) : "The Celebration and Degradation of Angolan Classical Art: The Rise and Fall of Chibinda Ilunga"

This paper considers the global celebration of Angolan art in the 50 years since independence alongside the degradation of classical art collections and museums in Angola during the same period. Some of the most renowned African art objects have come from Angola: coastal *minkisi*, delicately carved *phemba*, Chokwe masks, statuary and thrones, for example. Even as the concomitant celebration and denudation of art is not exclusive to Angola, it has unfolded in a particular way here. War, the uneven development of the economy, and the insertion of Angola in the global economy have structured postcolonial Angolan state institutions. This paper shows that classical Angolan art was also a valuable resource that led to uneven development and ultimately degradation, comparable to the exploitation of other raw materials. Like diamonds or petroleum, as Angolan art reached unprecedented cultural appreciation and commodified with high values on the international market, collections in Angola and Angolan institutions that housed this art declined. The argument is developed by considering the key colonial collections formed the basis for the global celebration of Angolan art, particularly the Museum of Dundo, and then the postcolonial trajectory of this and related museums, in particular the National Ethnographic Museum in Luanda. The paper highlights the global and Angolan histories of Chokwe sculptural art, particularly that associated with Chokwe heroes such as Chibinda Ilunga, to illustrate how the dynamics of global celebration of art acted to degrade Angolan cultural heritage.

Short bio:

David M. Gordon studies history of southern and central African encounters with global forces over the last two centuries: Atlantic and Indian Ocean trading networks, British, Portuguese, and Belgian colonialism, changing property regimes, and Christianity. His two monographs, two edited collections and numerous articles on central Africa kingdoms, warlordism, and prophetic movements in the nineteenth century South-Central Africa have appeared in the *Journal of African History*, *Past and Present*, *Slavery and Abolition*, and in the *Oxford Research Encyclopedia*. Currently he investigates the use of art objects in articulating forms of sovereignty in Kasai (Angola and DRC), in a forthcoming book provisionally entitled, *The Art of Telling History: The Indigenous and Exotic in Central African Politics*

8. Birgit Meyer (Anthropology, Utrecht University) : “How to translate spirits? In search of understanding beyond the spirit-matter divide”

For 19th and early 20th century Protestant missionaries, African spiritual artifacts were framed as idols and rejected and despised on the ground of their materiality. For the mission, the idol was a mere thing, like the Golden calf, that was falsely worshipped. As a sign of conversion, Africans were to do away with such artifacts and turn to the Christian God in the Protestant (not Catholic) way. The discarded artifacts were either destroyed, or collected, becoming part of missionary-ethnographic collections. As part of a research partnership that includes an interdisciplinary group of scholars from Africa and Europe, as well as two vodu-priests, I am currently conducting historical and ethnographic research on the trajectory of a collection of dzokawo and legbawo – all despised as idols by the mission society that was operating in the Ewe-speaking area on the West African coast. At the center of my paper stands the following paradox: my commitment to the material turn in the study of religion alerted me to the existence of the collection as a strong material presence, testifying to the symbolic violence imposed on such inspirited material forms by colonial missions and anthropologists. And yet, according to the vodu-priests, these are not just material forms, but hosts to spirits, or entities and energies, that are not visible as such. Materiality certainly matters, but cannot be the encompassing frame to understand dzokawo and legbawo. How, then, to understand the relation between spirits and material forms? Thinking through this question, I want to find a way to translate the (English) term

spirit in a manner that does not fall back into a simplistic dualism of spirit and matter, and instead seeks to move towards an alternative epistemology across the conventional spirit-matter divide.

Short bio

9. Joseph Tonda (Sociologie, Université Omar Bongo Odimba, Libreville) : L'esprit bourgeois des possessions

L'étrange attachement et les valorisations esthético-financières des objets pillés en situation coloniale, seront interrogés à partir de l'hypothèse suivante : ces objets matérialisent la part de soi séparée et projetée sur les non-sujets ou sujets mineurs, considérés comme tels, par les mâles bourgeois occidentaux, selon l'expression des théoriciens de la valeur/dissociation. Cet attachement et cette valorisation esthético-financières sont l'effet du retournement de la négativité projetée, faisant dès lors l'objet d'un culte inconscient de soi matérialisé par les objets africains.

Biographie

10. Filipa Duarte de Almeida (Anthropologie, Université Omar Bongo Odimba, Libreville) : Désir, dépendance et pouvoir. Des relations culturelles aux relations culturelles au Gabon

L'histoire des corrélations entre sujet et objet a toujours accompagné les rapports de domination fondés sur la base d'un processus de dépendance – d'ordre biologique, physique, psychique, émotionnel ou symbolique-, soumettant l'être humain aux objets – outils, artefacts, instruments, prothèses, représentants des absences, incarnations de pouvoirs, manifestations de forces, matérialisations de l'abstrait, visualisations de l'invisible-.

Ma contribution sera une invitation à la réflexion sur le principe qui anime la relation particulière entre le sujet et l'objet, qui s'exprime par la dépendance du sujet à l'égard de l'objet et, inévitablement, par une position de domination de l'objet par rapport au sujet. Finalement, il est question de savoir « qui (ou quoi) possède, qui (ou quoi) est possédé ? ».

L'exposé se terminera par la projection de l'image de trois objets distincts, dont l'exercice consistera à analyser leurs fonctions pratiques en articulation avec les attentes, les affects et les inférences, conscientes et inconscientes, du sujet vis-à-vis de ces mêmes objets.

Short bio

Filipa Maia Duarte de Almeida est née à Lisbonne mais vit actuellement au Gabon. Docteur en Anthropologie, elle est enseignante-chercheuse au Département d'Anthropologie de l'Université Omar Bongo de Libreville. Spécialiste des religions africaines et de la culture matérielle au Gabon, elle s'intéresse aux objets conçus et perçus dans leur matérialité et comme des systèmes symboliques. Elle regarde aussi la façon dont l'objet et son image, à travers leurs trajectoires dans différents territoires, différentes temporalités, différentes perspectives, différents imaginaires, subissent de multiples repositionnements esthétiques, sensibles, économiques, politiques, culturels et religieux, en fonctionnant comme des instruments rituels dont l'esthétique est liée aux mécanismes d'agentivité. Leur efficacité fait partie intégrante de ce qui est « beau ». Dans ce contexte, elle a travaillé avec le Metropolitan Museum à New York, et la conservatrice de la collection Afrique, Alissa La Gamma, en approfondissant l'analyse des systèmes de signification liés à une figure féminine, gardienne de reliquaire du XIXe siècle – *Eyema byeri* -, conservée dans les collections du MET. Elle collabore avec le Musée National des Arts, Rites et Traditions du Gabon, sur la question de la restitution d'objets en provenance du musée du Quai Branly. En 2022, elle a dirigé un numéro 5 special du *Journal of Communication and Languages* (Lisbonne), sur "Decolonizing Visuality : Gazes, Minds, Ways of Thinking and Acting ».

11. Katrien Pye (Anthropology, Leuven University): The Post-Global City: South-South Geographies and Political Affects in Kinshasa's Emerging Tech Scene

The main goal of this paper is to take seriously the new geographies and imaginations of other spaces, “elsewheres,” as they are related to tech innovation in Kinshasa. In Kinois’ narratives about tech and their innovations (such as smartwatches, social media applications, software programs, etc.), a specific set of cities (Kigali and Guangzhou) in the Global South have become particularly meaningful. I qualify the networks connecting these other spaces and Kinshasa, and which emerge through the links between Congolese designers, their studies abroad, the spaces of assembling the devices, and the new destinations of desire for Kinshasa’s (aspiring) tech entrepreneurs, as “post-global” because these are embedded in post-neoliberal networks of “global cities.”

Within tech narratives that I collected in Kinshasa, the attraction of these other destinations is often accompanied by a particular configuration of political affects that speaks about the endurance of colonial violence into the twenty-first century, and the imagination of new, more dignified post-colonial futures. In these stories, (aspiring) tech entrepreneurs quite vocally situate tech expertise within a transnational network of power, opportunities, and dignity. But it will become clear that this post-global network is not devoid from critique, fear, and risk either.

The main goal of this paper, then, is to put forward this concept of the post-global city as a space of desire, ideas, mobility, and affects that emerges in the contemporary tech economy in Kinshasa. The post-global city builds upon the global city, which in itself is intimately tied to the “colonial city”, but also orients its gaze away from it. I argue that the dialectics between technology, citizenship, and political affects co-shape the post-global city. These affects include patriotism, and pride but also shame and cultural alienation.

Short bio